



Lied & Mélodie

Ceci est la page 1 du document.
Pour obtenir le document en entier, adressez une demande motivée à
contact@liedetmelodie.org



Franz Schubert (1797 – 1828)

Gruppe aus dem Tartarus D 583 (1817) Friedrich Schiller (1759 – 1805)

Horch – Wie Marmeln des empornten Meeres,
Wie durch hohler Felsen Becken weint ein Bach,
Stöhnt dort dumpftief ein schweres, leeres,
Qualerpreßtes Ach !

Schmerz verzerrt
Ihr Gesicht, – Verzweiflung sperrt
Ihren Rachen fluchend auf.
Hohl sind ihre Augen – ihre Blicke
Spähen bang nach des Cocytus Brücke,
Folgen tränend seinem Trauerlauf.

Fragen sich einander ängstlich leise,
Ob noch nicht Vollendung sei ? –
Ewigkeit schwingt über ihnen Kreise,
Bricht die Sense des Saturns entzwei.

Fahrt zum Hades D 526 (1817) Johann Mayhofer (1787 – 1836)

Der Nächen dröhnt, Cyprussen flüstern,
Horch, Geister reden schaurig drein ;
Bald werd' ich am Gestad', dem düstern,
Weit von der schönen Erde sein.

Da leuchten Sonne nicht, noch Sterne,
Da tönt kein Lied, da ist kein Freund.
Empfang die letzte Träne, Ferne,
Die dieses müde Auge weint !

Schon schaue ich die blassen Danaiden,
Den fluchbedaden Tantalus ;
Es murmelt todesschwangern Frieden,
Vergessenheit, dein alter Fluß.

Vergessen nenn' ich zwiefach Sterben !
Was ich mit höchster Kraft gewann,
Verlieren – wieder es erwerben ?!
Wann enden diese Qualen ? Wann ?

Groupe des profondevs du Tartare

Écoute – Comme un grondement de mer en colère,
Comme si dans le creux des rochers un ruisseau pleurait,
Des profondevs monte, étouffé, lourd, vide,
Un gémissement arraché par la torture !

La douleur déforme
Leur visage, – le désespoir ouvre
Leurs gorges maudissantes.
Leurs yeux sont béants, leurs regards
Se posent avec anxiété sur le pont du Cocyte,
Et suivent en larmes son cours endeuillé.

Craintifs, ils se demandent doucement les un aux autres
Si leur supplice n'est pas bientôt fini ? –
L'éternité tourne au-dessus d'eux en cercles
Et brise la faux de Saturne en deux.

Voyage vers l'Hades

La barque grince, les cyprès murmurent,
Écoutez, des esprits effrayants parlent là-dedans ;
Bientôt je vais accoster au lugubre rivage,
Bien loin de la belle terre.

Là, pas de soleil qui brillent, ni d'étoiles,
Là ne retentit aucun chant, il n'y a aucun ami.
Reçois la dernière larme, horizon,
Que mon oeil las a versée.

Déjà je vois les pâles Danaïdes,
Et Tantale le maudit ;
Il bruisse d'une paix engrossée de mort,
Oubli, ton vieux fleuve.

Oublier, j'appelle cela mourir doublement !
Ce que j'ai gagné de haute lutte,
Je le perdrais – pour devoir le conquérir à nouveau ?!
Quand ces tortures finiront-elles ? Quand ?

An Schwager Kronos D 369 (1816) Johann Wolfgang Goethe (1749 – 1832)

Spute dich, Kronos !
Fort den rasselnden Trott !
Bergab gleitet der Weg ;
Ekles Schwindeln zögert
Mir vor die Stirne dein Zaudern.
Frisch, holpert es gleich,
Über Stock und Steine den Trott
Rasch in's Leben hinein !

Nun schon wieder
Den erattenden Schritt
Mühsam Berg hinauf.
Auf dem, nicht träge denn,
Strebend und hoffend hinan !

Wett, hoch, herrlich der Blick
Rings ins Leben hinein,
Vom Gebirg zum Gebirg
Schwebet der ewige Geist,
Ewigen Lebens ahndevoll.

Seitwärts des Oberdachs Schatten
Zieht dich an,
Und ein Frischung verheißender Blick
Auf der Schwelle des Mädchens da,
Labe dich ! – Mir auch, Mädchen,
Diesen schäumenden Trank,
Diesen frischen Gesundheitsblick !

Ab denn, rascher hinab !
Sieh, die Sonne sinkt !
Eh' sie sinkt, eh' mich Greisen
Ergreift im Moore Nebelduft,
Entrahnte Kiefer schnattern
Und das schlotternde Gebein ;

Trunken vom letzten Strahl
Reiß mich, ein Feuermeer
Mir im schäumenden Aug',
Mich geblendeten Taumelnden
In der Hölle nächtliches Tor.

Töne, Schwager, in's Horn,
Raßle den schallenden Trab,
Daß der Orkus vernehme : wir kommen,
Daß gleich an der Türe
Der Wirt uns freundlich empfangt.

Au postillon Chronos

Hâte-toi, Chronos !
En avant de ton trot cliquetant !
Du haut de la montagne le chemin glisse ;
Un vertige écurant me saisit
Devant ton hésitation.
Haut les cœurs, cela va cahoter,
Sur les branches et les pierres, au trot !
Vivement vers la vie !

Quoi, déjà de nouveau
Le pas essoufflé,
En montant péniblement la colline !
Allons, ne sois pas paresseux,
Debout dans l'espoir des hauteurs !

Large, haute et splendide est la vue
De là-haut, le regard embrasse la vie,
D'une montagne à l'autre
Plane l'esprit éternel,
Augure de la vie éternelle.

Sur le côté, des frondaisons ombragées
T'attirent
Et le regard plein de fraîcheur promise
Là, sur le seuil de cette jeune fille,
Régale-toi ! Pour moi aussi, jeune fille,
Cette boisson pétillante,
Ce regard frais et plein de santé !

Allons, à bride abattue, plus vite !
Regarde, le soleil se couche !
Avant qu'il ne se couche, avant que moi, tête blanche,
Je ne sois saisi par la brume des marais,
Craquante mâchoire édentée,
Les membres tremblants,

Enivré du dernier rayon,
Entraîne-moi, une mer de feu
Dans mon oeil écumant,
Aveuglé, titubant,
À travers la porte nocturne de l'enfer.

Fais résonner ton cor, postillon,
Fais retentir un trot bruyant,
Qu'Orkus nous entende : nous arrivons,
Que vite à la porte
L'hôte nous accueille chaleureusement.

Ceci est la page 2 du document.

Pour obtenir le document en entier, adressez une demande motivée à
contact@liedetmelodie.org

